

SÉBASTIEN FERNANDEZ

YEPA

Princesse de l'hiver

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-010-1

Dépôt légal : février 2021

Prologue

« Il faut que je réussisse à m'en approcher un peu plus. À cette distance, je ne pourrai jamais l'avoir. Une balle, je ne dispose que d'une seule et unique balle. Il faut qu'elle soit victorieuse. »

Nicolas, que ses amis prononçaient Niclass, arrivait au terme de sa poursuite, le dos penché en avant, les jambes fléchies, à demi accroupi, le fusil le long de son corps. Le temps était venu de concrétiser la traque. Voilà de longues et interminables minutes qu'il pourchassait ce grizzli, batifolant dans l'eau du lac. Pour le moment, inutile de le viser. Tant qu'il évoluait dans l'eau, toutes tentatives seraient vaines et il ne ferait que trahir sa position. Ce dernier finirait par rejoindre la berge tôt ou tard et dès lors, il ne perdrait pas un instant, sortirait de sa cachette, le viserait et espérait le voir s'écrouler. Dans le cas contraire, la situation deviendrait problématique.

Nicolas était ce que les gens de la ville appelaient un trappeur. Lui se qualifiait de locataire, au bail à durée indéterminée, de la nature. Au fin fond de nulle part, cet ours et lui ne faisaient qu'un. L'un ou l'autre finirait par manger l'autre et le Cycle se poursuivrait.

Armé de son fusil à un coup, fonctionnant à poudre noire, il savait ne pas avoir droit à l'échec. L'ours, une fois touché, devait mourir. Dans le cas contraire, le chasseur pouvait devenir à son tour la proie. Les feuilles craquaient sous ses pas, l'animal évoluait paisiblement dans le lac. L'homme le suivait du regard, avançant d'arbuste en arbuste, d'un pas léger, à pas de loup. Sa technique, acquise par des années de pratique, s'avérait payante. L'ours ne l'avait pas remarqué ni senti. Nicolas savait les sens de ce gros mammifère exceptionnels. Pouvoir s'en approcher discrètement était un exploit.

Après une bonne baignade, l'ours entama le retour sur la berge. Lentement, le bord se rapprochait. Le moment arrivait. Nicolas devait être prêt et faire preuve de sang froid. Il cala son genou à terre, leva le

fusil à hauteur d'yeux, le cala dans le creux de son épaule. Il ajusta sa visée, aligna sa mire, tira le chien en arrière, sentit la queue de détente se durcir. La proximité avec le canon lui laissait une odeur de poudre si familière. Ce fusil était son meilleur ami dans cette nature hostile.

Son souffle s'apaisa, sa poitrine se leva doucement, un fin filet d'air expulsé par son nez. L'ours bien en vue, il attendait le bon moment pour presser la détente. Encore quelques minutes, il se prépara mentalement à la suite des événements. Après l'exécution, le dépeçage relevait, là aussi, de l'exploit. Devoir débiter l'animal à une vitesse énergique pour ne pas risquer voir arriver quelques charognards. Vu le poids de l'animal, il devrait faire plusieurs aller-retour jusqu'à sa cabane, le dos et les bras chargés de dizaines de kilos.

« Tu vas m'être d'une grande utilité cet hiver, chuchota-t-il à l'adresse de l'ours. Sois-en sûr, tu seras entièrement utilisé. Je me ferai une belle veste de ta fourrure ou un dessus-de-lit. Oh ouais, un dessus-de-lit bien chaud. Avec tes crocs, je ferai un beau collier, un bijou magnifique pour un être magnifique. Je sens déjà l'odeur de ta viande fumante. Mes papilles te remercient d'avance. »

« Je suis tellement fier de toi Nicolas, se congratula-t-il derrière son buisson. Trouver un ours à cette période sans qu'il ne te voie ni ne te sente, tu deviens un véritable chasseur d'ours ma parole. » Un sourire s'afficha sur ses lèvres. Sa barbe frottait la crosse du fusil, des petits bruits de friction lui chatouillaient les oreilles. Il adorait ce moment dans la chasse. « Regarde-moi cette bête », fit-il lorsque l'ours sortit de l'eau.

Même mouillée, la bête était bien en chair. Encore un qui avait trouvé assez de nourritures pour s'engraisser avant l'hiver à venir. La vie était ainsi faite. Pendant toute une saison, ce lourd ursidé s'était engraisé. En une fraction, une balle bien logée, et Nicolas passerait l'hiver tranquille grâce à lui.

« Nature, chère nature. Pardonne-moi pour ce que je m'apprête à faire. J'emprunte sa vie pour subsister. Son sacrifice ne sera pas vain, je saurais prendre soin de sa dépouille. Tu as vu naître cet être remarquable, bientôt il rejoindra le Cycle qui l'a vu naître. Accueille-le comme il se doit. Je ne doute pas qu'il ait été un redoutable combattant. Il mérite sa place à tes côtés. Son sacrifice me permettra de survivre un hiver de plus. Je m'engage, devant toi, à honorer son sang. »

Une longue inspiration, le doigt sur la gâchette, il bloqua sa poitrine, visa la tête de l'ours pour une mort instantanée, s'apprêta à tirer et...

« C'est quoi ce bordel ? » Il eut tout juste le temps de se retourner pour voir apparaître un autre grizzli, encore plus massif que le baigneur. Il avait surgi de nulle part. Nicolas avait été imprudent, un peu plus et il perdait la vie sans même s'en être aperçu. Comment avait-il pu ne pas l'entendre arriver derrière lui ? Un animal si gros ne pouvait pas passer inaperçu. Nicolas était aveuglé par sa propre réussite, voilà une erreur qu'il risquait de payer de son propre sang.

Le redoutable grizzli, accompagné d'un râle puissant, se tendit sur ses pattes et se lança dans une course folle. Nicolas n'eut que le temps de l'esquiver que le colosse l'envoya valser dans les fourrés. Dans la bousculade, il perdit son fusil, loin, bien trop loin de lui. Son poignard à la main, il se redressa comme il le put. En une fraction de seconde, Nicolas passa du chasseur au chassé, non pas d'un mais de deux prédateurs furieux. Le baigneur, désormais alerté par sa présence, lui faisait face tout comme le colosse qui ouvrait la gueule pour l'intimider. Il était pris au piège entre eux.

Les deux grizzlis se dressèrent sur leurs pattes arrière afin de se jauger. Nicolas gagnait un répit tandis que les deux se défiaient pour savoir à qui reviendrait la primauté de la chair. Toujours vigilant, Nicolas tendait son poignard aiguisé tantôt vers l'un tantôt vers l'autre. Quand il comprit qu'il ne serait pas leur première préoccupation, il se recula lentement espérant rejoindre une zone plus sûre. Le colosse, de retour à quatre pattes, se lança à l'assaut du baigneur. Au passage, il percuta une nouvelle fois Nicolas qui ne pouvait l'esquiver. Dos à terre, il le vit fondre sur son adversaire.

Ils se battirent puissamment, avec une vivacité insoupçonnée pour des êtres si massifs. Le duel ne dura qu'une fraction de seconde, le temps pour le baigneur de comprendre qu'il ne serait pas de taille face à lui. Quelques coups de crocs, une partie du pelage déchirée par les griffes et le baigneur disparut dans la forêt. Le dîner était servi, Nicolas n'avait plus qu'à supplier dame Nature de lui accorder un miracle. Inutile de fuir, l'ours était bien plus rapide que lui. La course attiserait même son instinct de prédateur sentant la peur s'insinuer dans la peau de son adversaire. Et pourtant, Nicolas ne la ressentait pas, cette peur propre à la proie acculée dos au mur. Il restait calme, des années dans les forêts à apprendre, il savait que la panique ne ferait que l'aveugler.

Son fusil était inutilisable du fait, d'une, d'avoir pris l'eau rendant la poudre noire ininflammable, d'une autre, le canon s'était désolidarisé du reste. Avec l'arme, la chasse s'avérait déjà périlleuse, sans elle, c'était quasiment impossible. Il était donc seul face au grizzli, avec pour seule arme, un fin poignard acéré mais fluet en regard de la proie visée. Les histoires des vieux baroudeurs faisaient état de quelques combats victorieux d'hommes face à des ours. Pourquoi pas lui ?

« Va-t'en sale bête ! hurlait-il. Tu crois que tu me fais peur ? Moi aussi j'arrive à gueuler et faire de grands gestes, lançait-il tout en agitant ses bras au-dessus de sa tête. Alors, viens maintenant, je t'attends. » Nicolas fit quelques pas en avant. L'ours le regardait faire tout en secouant son énorme tête. L'adrénaline du moment lui donnait des ailes, il se sentait invincible. Nicolas bien sûr, le grizzli n'avait pas besoin d'adrénaline face à ce moustique, il se savait plus fort et plus rapide.

L'euphorie fut de courte durée. Le colosse fonça vers lui, tête baissée. Nicolas se prépara tout en observant les fourrés d'un œil circonspect. L'ursidé le percuta de plein fouet et au lieu de le laisser atterrir dans l'herbe, il poursuivit sa charge en ouvrant grand la gueule. Nicolas était ballotté dans tous les sens, le visage à seulement quelques centimètres de la gueule grande ouverte dévoilant de redoutables poignards.

Pour le moment, Nicolas réussissait à le tenir à distance en plaçant ses mains et son ventre à bonne distance. Il le repoussait de toutes ses forces forçant autant sur ses bras que contractant les muscles de son dos s'enfonçant presque dans le sol. Il savait, pour l'avoir déjà entendu de la bouche d'un de ses amis, qu'il fallait suivre la danse de l'animal. Quand il tournait la tête à droite, il fallait suivre son mouvement, la tête à gauche idem. En dernier recours, faire le mort pouvait s'avérer utile ou fatal. Nicolas voulait se battre avec lui.

De sa main droite, il enfonçait son poignard dans l'encolure, l'ours explosait de rage. La gueule béante lui envoyait des filets de bave en grognant méchamment. À plusieurs reprises, il sentait les crocs lui effleurer les côtes. Une entaille et s'en était fini de lui. Il sentait sur lui la chaleur aqueuse du sang. Était-ce le sien, celui de l'ours ? Il n'en savait rien. L'espoir le guidait à poursuivre ses efforts. Nicolas se cramponnait comme une tique à la fourrure du colosse. Il était projeté en tous sens, en l'air, sur la droite, la gauche, claqué violemment sur le sol.

L'ours ne contenait plus sa rage. Pour autant, il recula lui accordant un instant de répit, le temps d'analyser la situation. Cette petite bête,

face à lui, lui donnait du fil à retordre. Il grognait toujours, soufflait, grattait le sol de ses énormes griffes. Tout dans son attitude trahissait l'impatience et la nervosité.

Nicolas par contre, était épuisé. Il devait bien avoir quelques contusions, quelques hématomes un peu partout sur le corps. Son dos était en compote, son souffle se fit rauque, ses genoux lâchèrent au plus mauvais moment. C'en était fini de lui. Le chasseur fut chassé. Tout était dit. Son heure arrivait, restait plus qu'à concrétiser.

Le colosse démarra en trombe, le percuta une nouvelle fois. Avant de subir le choc, Nicolas eut le temps de planter son couteau à la base de sa gorge. Il le planta si profondément que le couteau lui échappa des mains. Ensuite il chuta à terre, les bras écartés. Il s'avouait vaincu. La blessure dans le cou de l'ours saignait abondamment. Celui-ci ne s'arrêta pas pour autant. Il se replaça face à sa proie et souffla de ses épaisses narines.

« Vas-y sale bête. T'as gagné, finis ce que tu as commencé. Même si tu me troues le ventre maintenant, avec ta blessure tu n'iras pas bien loin. »

Exténué, il laissa choir ses bras au sol, inclina sa tête de côté pour le voir une dernière fois et ferma les yeux. Il se sentait prêt à affronter son destin.

« Quelle ironie ! Mère Nature, après avoir imploré ta clémence pour l'autre ours, me voici te réclamant de bien vouloir m'accueillir comme je pense le mériter. »

Il ferma les yeux et le grizzli chargea.

Chapitre 1

Trois ans plus tôt...

Dix ans, quatre mois et vingt-huit jours déjà que je me suis installé sur cette Terre merveilleuse. Jamais je n'aurai cru possible de trouver un tel paradis. J'ai tout ce dont j'ai besoin : une belle forêt, un lac immense regorgeant de poissons, une cabane qui pourrait être mieux mais qui me convient très bien, la solitude qui me manquait, le chant des oiseaux, le calme, le calme, le calme...

Voilà ce que Nicolas, Niclass pour les autres, avait écrit dans son carnet ce matin-là en se levant à quelques jours de ses trente-deux ans.

Comme tous les matins, il se réveillait aux aurores, au chant des oiseaux, au son des bruits dans la forêt qui s'animait, au clapotis de l'eau du ruisseau non loin. Chaque jour, c'était pareil. Il s'extasiait sur cette nature florissante. Ses yeux se remplissaient de toutes ces merveilleuses choses qui l'entouraient.

L'Alaska était pour lui une terre le sauvant de son ancienne vie citadine où la vie allait bien trop vite à son goût. Il n'aimait ni le béton, ni les voitures, ni les trains, ni les avions, ni le travail rébarbatif, ni la pollution, ni la capitalisation, ni l'hypocrisie, ni la méchanceté, ni la compétition, ni la mesquinerie, ni l'heure, ni les calendriers, ni les usines, ni les magasins, ni la viande sous cellophane, ni les légumes congelés, ni les poissons sur les étalages, ni les gâteaux, ni les sucreries..., ni les gens et leurs mauvaises manières.

En Alaska, rien de tout ça. Ses premiers voisins étaient à des kilomètres donc n'étaient en aucun cas une nuisance pour lui. Il y avait bien Jim et Peter qui passaient de temps à autre. Rarement l'été, plutôt en hiver avec leurs chiens de traîneau. En ce lieu, de l'air pur, de la nourriture saine et savoureuse, une eau propre et délicate, les chants des oiseaux, le temps s'écoulait lentement mais agréablement. Pas de klaxons, pas de

bruits, juste le silence. Il avait aussi d'autres voisins mais ceux-là n'avaient rien à voir avec les humains. Pas d'hypocrisie, pas de mesquinerie. Ça se résumait toujours à : soit tu le manges, soit il essaye de te manger, soit tu l'écoutes passer. Et même lorsqu'il voyait un ours dévorer un saumon, il n'y avait aucune méchanceté dans son geste. Il le sortait de l'eau d'un coup de patte, se ruait dessus, le claquait au sol et le dévorait à grands coups de crocs. Il le faisait rarement souffrir, préférant l'ingurgiter au plus vite.

« Niclass, je crois bien que tu es le plus veinard d'entre tous. Regarde-moi cette nature. Je vais vous faire le tour du propriétaire puisque vous insistez. »

Nicolas, seul sur son campement, se parlait à lui-même. Il s'imaginait pouvoir un jour faire découvrir son mode de vie à quelqu'un. Enfin bon, peut-être. Il ne souhaitait pas voir débarquer des touristes curieux et se retrouver observé comme une bête de cirque. D'ailleurs, savoir les animaux en cage le répugnait. Il détestait, savoir les animaux emprisonnés. Ils étaient si biens dans leur milieu naturel pourquoi les êtres humains souhaitaient-ils les incarcérer, sans avoir commis de délits, comme ils se plaisaient à le faire. Qu'avaient donc fait ces pauvres bêtes pour mériter une pénitence pareille ? On enfermait les meurtriers, les voleurs, les violeurs, les pédophiles, les brigands. Qu'est-ce qui justifiait leur incarcération injuste, quels étaient les chefs d'inculpations ? Finalement, il préféra son auditoire fictif, invisible. Il avait l'air d'un fou mais qui lui en tiendrait rigueur en plein cœur de cette belle nature ?

Nicolas n'était pas très grand ni petit. Dans la moyenne. Dans son ancienne vie, il avait un léger embonpoint, une belle brioche à force de malbouffe et du manque d'exercice. Depuis son arrivée en Alaska, il avait littéralement fondu. Au départ, le manque de nourriture l'aida grandement et au fur et à mesure de ses apprentissages, il finit par s'affiner, s'affûter. Son estomac était bien rempli chaque jour et pourtant ses muscles n'en finissaient plus de se durcir. Pas étonnant, la coupe du bois éliminait les calories ingurgitées, la pêche s'avérait parfois compliquée à tel point que trois poissons n'étaient pas suffisants pour le combler. Des exemples comme ceux-là, il en avait plein.

Par la force des choses, sa barbe et ses cheveux étaient hirsutes. Lorsqu'il ressentait le besoin d'alléger sa chevelure, il tailladait quelques mèches. Le résultat lui conférait l'air particulier d'un homme étrange. Les seules fois où il prenait plaisir à se voir dans un miroir, brisé depuis des années, c'était le jour où il se rendait à la petite ville de BlacksBurry pour

y vendre ses peaux et acheter quelques provisions pour l'hiver. Un détour par le coiffeur/barbier et le voilà comme neuf.

Certains disaient qu'il était plutôt beau garçon. Seul dans la forêt, ses yeux verts et son beau sourire ne lui servaient guère. Ses habits aussi d'ailleurs. Fini depuis longtemps le jean et la chemise, c'était maintenant pantalon et poncho en peau de daim, mocassins à la mode indienne, chapeau en fourrure de castor. L'hiver, il superposait les couches avec des fourrures plus épaisses comme celles des ours ou des cerfs. Pour la mode, il fallait repasser.

Nicolas, malgré son jeune âge, n'avait ni compagne ni enfants. Parti très tôt de la civilisation, il n'avait connu que quelques histoires mineures avec des copines d'école ou des rencontres faites au hasard dans les bars. Depuis son arrivée en Alaska, une seule femme avait connu sa cabane. Le confort spartiate l'avait dissuadée de rester et il se retrouvait seul à nouveau.

Ce n'était pas plus mal car elle aurait représenté une bouche de plus à nourrir. Alors il poursuivait son chemin seul, apprenant la vraie vie. Ses parents, des gens certainement charmants pour certains, l'avaient forcé à rejoindre le Grand Nord par leurs invectives, leurs reproches, leurs sermons. Nicolas ne se souvenait même plus la dernière fois qu'il avait tenu sa mère dans ses bras. Il doutait même qu'ils ne sachent où il vivait maintenant. Peu lui importait, depuis son émancipation, il ne leur avait adressé qu'une lettre expliquant les raisons de son départ et les reproches qu'il avait à leur formuler. Délesté de ce poids, il pouvait se lancer dans l'inconnu en pleine nature.

« Bon, assez plaisanté. De ce côté, il y a ma cabane. Je sais, elle pourrait être améliorée mais je n'ai pas encore eu le temps de le faire. Qu'est-ce que tu veux savoir Timmy ? Avec quoi j'ai bouché les trous entre les rondins de bois ? Bonne question, avec de la mousse et de l'argile que j'ai récupérées dans l'eau pas loin. Autre question. Formidable Nancy, pourquoi je n'ai pas de verrou sur ma porte ? Pourquoi j'aurais un verrou alors qu'il n'y a pas de voleurs par ici ??? Et les ours sont rarement arrêtés par les verrous. »

Nicolas, seul dans ces bois, s'imaginait un monde. De ses yeux ouverts, il s'imaginait en présence de spectateurs intéressés. Il espérait ne pas devenir fou. Cette activité n'était qu'une distraction pour tromper la solitude passagère.

« Pour la suite de la visite, je vous montrerai mon fumoir puis ma cabane à provision pour l'hiver. Elle est en hauteur pour ne pas attirer les ours. De ce côté, une cabane à outils et un atelier de tannage. Quand j'ai envie de me distraire, j'ai installé une cible en bois et je m'exerce à l'arc.

Betsy, pas la peine de lever le doigt, je t'écoute. Est-ce que j'ai fabriqué moi-même mes outils ? Malheureusement non. Je n'arrive pas encore à faire fondre du fer mais promis j'essayerai de le faire. Ces outils viennent du village pas loin, ils me sont très utiles, j'en prends un grand soin. La prochaine fois, je les rangerai dans la cabane avant que les visiteurs ne viennent.

Aujourd'hui vous êtes curieux je trouve. Mais je regrette, je dois me dépêcher, j'ai encore plein de choses à faire. De ce côté, vous avez la forêt et de celui-là, le lac. Ces deux endroits sont mes frigos, je trouve tout ce dont j'ai besoin là-dedans. Pas mal non ? Je crois bien ne jamais avoir vu de magasins aussi grands que ceux-là. J'ai quand même un jardin qui ne me sert que d'avril à août pour faire pousser quelques légumes.

Et voilà visite terminée, Niclass doit repartir à la chasse. »

Et Nicolas se leva, terminant son infusion d'achillée millefeuille, grignotant une tranche de viande fumée et un bol de baies fraîchement cueillies du matin. Il s'habilla à la chaleur du soleil d'été puis enfila ses habits. Inutile d'attendre plus longtemps, il partit, seul. Seul, il ne l'avait pas toujours été. Au début de son aventure, il était accompagné de deux chiens, un mâle et une femelle qu'il s'était offerts pour l'aider au quotidien.

Ils étaient de bons chiens et tous les habitants de l'Alaska lui répétaient que s'il comptait vivre en pleine nature, loin de tout, il lui fallait au moins des chiens pour tirer un traîneau. Au début c'était plutôt bien de les avoir. Ils étaient d'une compagnie agréable. Et puis il fallait les nourrir, et la tâche s'avéra plus compliquée. Il aurait aimé les voir chasser mais ils ne savaient pas y faire.

Finalement, par un soir d'hiver, une meute de loups passa par là. Ils furent littéralement taillés en pièces. Les loups et les chiens font rarement bon ménage. Nicolas se retrouva seul par la force des choses. Délesté de ses chiens, la quête de nourriture s'avérait plus facile, son estomac s'en souvenait encore.

Toute sa nouvelle vie était à présent réglée en fonction des saisons. Son rythme suivait un Cycle. Au printemps, la fonte des neiges laissait place au retour de la nature. La forêt récupérait son beau manteau vert, le lac perdait sa glace dans un long ballet de blocs à la dérive, la terre dégelait progressivement, des pousses d'arbres ou d'arbustes perçaient la terre pour pointer vers le soleil. Nicolas en profitait pour labourer son lopin de terre en vue des semailles, pêchait au gré des courants, tannait le reste des peaux prises l'hiver et qui seraient transformées en habits pour les vendre au village non loin. Le soleil le réchauffait après la rudesse des temps glaciaux. Tels les animaux, telle la flore environnante, il reprenait le cours de sa vie.

L'été, le soleil pouvait atteindre des records. Entre les baignades dans l'eau fraîche, la cueillette des baies, la récolte des fruits et légumes, la recherche du gibier se faisait plus difficile, le sol ne laissant aucune trace apparaître. Il s'accordait tout de même du temps à rêvasser. La chasse lui imposait d'avoir l'œil vif et une bonne réserve de viande fumée. Le temps agréable l'amenait surtout à se prélasser sans grandes envies. La chaleur lui permettait de manger moins de viandes et plus de fruits. Quel régal ! Par moment, l'envie d'un petit cocktail comme celui qu'il prenait quand il était étudiant le tentait. Il lui suffisait de rouvrir les yeux pour comprendre qu'il n'avait ni fruit de la passion, ni noix de coco, ni rhum, ni rondelle de citron. Alors il reprenait un nouveau quartier de poire et le savourait lentement. Les moustiques le mangeaient lui en retour, le Cycle poursuivait son chemin.

À l'automne, la forêt était magnifique. Elle se paraît d'une belle couleur de rouille et tapissait l'humus d'un parterre de feuilles délicat sous les pieds. Elles formaient comme un tapis rembourré sur lequel il gambadait. Au détour de certains arbres, il pouvait récolter des champignons savoureux, à mélanger avec un peu de viande d'élan, un régal. À son arrivée, il se souvenait en avoir goûté un, d'aspect ragoûtant, une belle forme comme des morilles et après cuisson, l'avait englouti d'une traite. Le goût savoureux lui restait en bouche. La suite fut moins appétissante puisqu'il resta trois jours allongé, le temps d'évacuer le champignon vénéneux. En retournant en ville, il s'estima heureux de s'en être sorti avec seulement des vomissements, des coliques et des maux de tête, car un si petit met aurait pu le tuer. Dorénavant, il était un expert pour les reconnaître, cette mésaventure ne se reproduirait plus.

L'inconvénient de l'automne était l'arrivée de la pluie détrempant les sentiers et vers sa fin, le froid polaire retrouvant son chemin. Ses mocassins n'étaient pas faits pour être étanches, et dès lors qu'ils prenaient

l'eau, ils devenaient une prison glaciale. Il s'empêtrait dans des flaques de boue le ralentissant dans sa quête de bois et de nourriture. Certains jours, la brume l'empêchait d'y voir à quelques mètres. Avec la présence des ours, gourmands avant leur hibernation, Nicolas préférait rester prudent. Alors il s'attelait aux réparations de la cabane, la réfection des outils, il évaluait ses futurs besoins et fendait le bois pour l'hiver à venir.

Et l'hiver venait clore ce Cycle avant d'en entamer un nouveau. Cette saison marquait comme un point d'arrêt, une borne signifiant la fin d'année. Toute la végétation était en stase, les ours en hibernation, seule subsistait la faune polaire en quête de nourriture. Les ruminants comme les élans ou les rennes grattaient la neige en profondeur pour atteindre le lichen ou autres plantes encore actives. Pour le reste, les lapins, les oiseaux, les loutres, les chouettes des neiges, les renards roux ou arctiques, les mouflons de Dall, les loups, les lynx, les fouines, les martres, les gloutons, les hermines et autres se battaient contre les éléments pour survivre.

Le manteau blanc recouvrait tout. Même le lac se transformait en vaste patinoire créant de nouveaux accès jusqu'au village tout proche. La recherche de nourritures ou de bois d'élans rythmait ses journées (de cinq heures de luminosité) avant de reprendre le chemin de sa cabane pour allumer un bon feu dans le poêle qu'il avait apporté sur son dos depuis le village plus loin. Il ne s'accordait pas beaucoup de plaisirs modernes : les seuls qu'il concédait étaient ses outils, bien plus pratiques, son fusil à un coup, les marmites, quelques pièges de différentes tailles, les instruments de tannage, quelques vêtements chauds pour l'hiver, deux paires de Bunny Boots et ce magnifique poêle. Durant l'hiver, il était son réconfort.

Et à la fin de l'hiver, le nouveau Cycle reprenait. Une année touchait à sa fin, une autre redémarrait, il ne se sentait pas plus vieux pour autant. Nicolas ne pensait plus en année, en mois, en jours, en heures, en minutes, en secondes, il pensait en saison. Avec la fonte des neiges, la vie reprenait après une longue attente et le Cycle continuait son chemin.

En ce jour, Nicolas, après son couplet de présentation et ses questions/réponses face à un public invisible, avait pris son panier à poissons et s'en était allé vers la rivière. Au bord de celle-ci, il avait attrapé huit poissons à mains nues. Ses papilles frétilaient déjà de bonheur rien qu'à penser cette chair cuite au feu de bois. Dans l'autre main, il tenait une poignée d'herbes (des *dryopteris expansa*) qu'il ferait bouillir pour accompagner son repas. Un vrai festin.

« Alors là, mon bon Niclass, tu vas être repu. La pêche était facile aujourd'hui, je crois bien ne jamais avoir vu autant de poissons dans ce coin de la rivière. Le printemps a été bon pour eux. Je vais allumer un bon feu en rentrant et me les faire griller. Ensuite, je verrai bien. Peut-être une sieste, ou alors je pourrai peut-être... »

Nicolas s'interrompit lorsqu'il vit une agitation près de sa cabane. Une chose était passée par le côté de son hangar à outils. Nul doute, il y avait une bestiole qui cherchait quelque chose dans son campement. Ni une ni deux, il agrippa fermement ses poissons et son herbe, leva ses bras bien haut au-dessus de sa tête, et courut en hurlant espérant la voir fuir. Sans son fusil, il espérait ne pas tomber sur une martre ou pire un glouton.

Arrivé à la cabane, il jeta ce qu'il avait en main dans l'herbe. Il se sentait essoufflé mais pas le temps pour y penser. Il se saisit de son fusil, le tint droit et fureta autour de ses baraques. Il ne voyait plus rien. Plus de traces de la bête. Étant en été, il n'y avait aucune trace de pattes lui permettant de savoir. Malgré tout, il entendait qu'elle n'était pas loin. Un léger couinement était audible et provenait d'en dessous d'une cabane.

D'un geste lent et mesuré, il inclina son buste pour voir à l'intérieur du trou. La chose avait une fourrure, il en était certain. Et elle bougeait. Ni une ni deux, il leva son fusil, le cala dans le creux de son épaule et tira pour la faire fuir. Pan...